

taine et railleuse qui l'avait bravé un matin dans l'exercice de ses droits de propriétaire. En d'autres circonstances, Aliette aurait pu se dire qu'une personne d'une aussi rare beauté et d'une originalité aussi intéressante n'était pas de celles qu'il peut être sage de mêler à sa vie de famille. Mais uniquement préoccupée alors de la santé de sa fille, et à peine rassurée sur sa vie, elle ne pouvait avoir, à l'égard de Sabine, que des sentiments de reconnaissance ; elle ne se lassait pas d'admirer l'adresse gracieuse de ses mains dans les soins qu'elle rendait à sa petite convalescente. Un peu plus tard, quand elle eut l'esprit plus tranquille, elle parlait gaïement à son mari de l'impression particulière que lui causait mademoiselle Tallevaut :

— Je ne peux pas dire qu'elle me plaise, disait-elle, plaire n'est pas le mot : elle me charme... elle me représente une magicienne... Remarquez-vous qu'elle marche sans bruit ? Ses pieds n'appuient pas... elle marche comme une somnambule... comme lady Macbeth, je suppose ! Mais c'est une magicienne bienfaisante et une lady Macbeth sœur de charité.

— Voilà bien ma femme ! répondait Bernard : Une magicienne... une lady Macbeth !... Mon Dieu ! c'est une belle institutrice, voilà tout !

Cependant, grâce aux dévouements réunis de Sabine et du docteur Raymond, grâce surtout à l'intervention assidue du docteur Tallevaut, la convalescence de Jeanne fut préservée des accidents redoutables qui suivent trop souvent les opérations du genre de celle qu'elle avait subie. Au bout de trois semaines, M. Tallevaut déclara que toute ombre de danger avait disparu, et qu'il n'y avait plus aucune raison pour que sa nièce prolongeât son séjour à Valmoutiers. Ce fut en vain que Bernard, en renouvelant toutes ses chaleureuses protestations de gratitude, essaya de lui faire accepter des honoraires.

— Non ! dit-il, pour rien au monde !... Je ne peux même pas... je ne suis plus de la profession... je n'exerce plus que par charité ou par amitié.

— Soit ! je retiens le mot, docteur, dit Bernard, et c'est entre nous deux à la vie et à la mort.

— Pourtant, reprit M. Tallevaut, comme Aliette entraît dans le salon, en fait d'honoraires, si madame de Vaudricourt me proposait de m'embrasser, j'avoue que j'accepterais... attendu que je l'aime beaucoup.

— Oh ! de tout mon cœur, Monsieur, s'écria la jeune femme en accourant et en lui présentant ses deux joues l'une après l'autre.

On conçoit aisément que deux natures aussi généreuses que celles de Bernard et d'Aliette ne devaient pas laisser tomber en oubli un pareil service rendu avec un pareil désintéressement. Ils ne pouvaient manquer dès ce moment de s'ingénier l'un et l'autre pour donner à M. Tallevaut et à sa nièce des preuves petites ou grandes de la fidélité de leurs sentiments. Quant à M. Tallevaut personnellement, il était très difficile d'imaginer quelque moyen de lui être agréable : tous ses goûts et tous ses plaisirs se concentrant dans l'étude, les politesses en usage entre gens du monde ne pouvaient guère que le déranger et le désobliger. C'était donc surtout et à peu près uniquement à sa nièce qu'ils pouvaient adresser des témoignages directs de leur reconnaissance. Mademoiselle Tallevaut, quoique peu expansive, avait été naturellement amenée à parler avec quelque détail à Aliette et à Bernard de sa famille, de sa mère depuis longtemps frappée de paralysie, et de sa situation personnelle dans la maison de M. Tallevaut. Elle avait même confirmé

par quelques allusions le bruit qui courait dans le public de son union projetée avec son tuteur. Ce mariage, qui paraissait fixé à l'automne suivant, époque de la majorité de Sabine, devait fournir aux Vaudricourt une heureuse occasion de faire accepter à la jeune fille quelque riche souvenir. En attendant, elle fut, dès ce moment, comblée d'égards particuliers, d'attentions quotidiennes et des plus gracieux procédés de voisinage.

Aliette faisait de fréquentes visites à La Saulaye, et il lui arrivait souvent d'emmener sa belle voisine à Valmoutiers pour un jour ou deux. M. Tallevaut se prêtait volontiers à ses enlèvements, bien qu'ils le privassent par intervalles de son utile collaboratrice. Mais il était heureux et flatté de l'intimité de sa fiancée avec une jeune femme dont il avait vite apprécié la valeur morale. Il était heureux, en même temps, de voir sa pupille sortir ainsi par échappées de l'existence un peu austère dans laquelle il se reprochait quelquefois de la confiner.

Parmi les distractions que M. et madame de Vaudricourt s'empressèrent d'offrir à mademoiselle Tallevaut, on pense bien que la chasse ne fut pas oubliée. En lui annonçant qu'elle pouvait désormais chasser sur ses terres et dans ses bois au fusil, au furet et même au collet sans avoir à craindre le moindre procès-verbal, Bernard se plut à lui rappeler leur première rencontre, insistant plaisamment sur les sentiments de fureur vengeresse dont elle l'avait pénétré. Ce souvenir la mit fort en gaieté : deux fossettes se creusèrent dans ses joues brunes, pendant que ses lèvres s'ouvraient comme le calice d'une belle fleur rouge en laissant voir la rangée fine et l'émail pur de ses dents.

— C'est dommage, se dit à part lui M. de Vaudricourt, qu'elle rie si rarement : car elle est étourdissante quand elle rit !

Malheureusement elle l'était aussi quand elle ne riait pas.

Mademoiselle Tallevaut prit donc l'habitude de chasser assez souvent en compagnie des châtelains de Valmoutiers, et elle essaya, sans grand succès, de communiquer à Aliette le secret de son sang-froid et de son calme devant le gibier ; en revanche, Aliette lui donnait, avec le concours assidu de son mari, des leçons d'équitation dont la jeune fille profitait merveilleusement. Bien faite, adroite et hardie, elle avait tout ce qu'il fallait pour réussir et même pour briller dans ce genre de sport, le costume de cheval mettant en relief la pleine et svelte harmonie de ses formes. Une des plus belles bêtes des écuries de Valmoutiers fut spécialement dressée pour elle par le comte lui-même, et fut réservée pour son usage particulier, en attendant que les circonstances permissent de la mettre dans sa corbeille.

Ces rapports presque quotidiens, les incidents de chasse, les leçons d'équitation auxquelles se joignaient quelques leçons de valse après le dîner, ne pouvaient manquer de faire naître peu à peu entre mademoiselle Tallevaut et ses hôtes de Valmoutiers une certaine familiarité enjouée. M. de Vaudricourt, surtout, sans s'écarter des formes les plus respectueuses, n'avait pas tardé à prendre avec Sabine sa manière favorite de légère et perpétuelle raillerie. Mais, à cet égard, il trouvait à qui parler, mademoiselle Tallevaut lui tenant parfaitement tête et lui disputant la palme en fait de doux persiflages et de sous-entendus ironiques ; sa voix grave et bien timbrée était très propre à marquer la note sarcastique qu'elle employait assez volontiers avec son professeur de danse et d'équitation. — Il arrivait quelquefois qu'Aliette